

# Jaurès et Guillemin, pensées et arrières pensées.

Causerie autour du livre « l'arrière-pensée de Jaurès »

de Henri Guillemin

par Antoine Marzio, 2015

Le titre de la causerie, que l'on doit à notre Président Guy Fossat, porte sur la pensée et l'arrière-pensée de ces deux personnages. Je vais apporter un rectificatif, il s'agira davantage de l'arrière-pensée de Jaurès et de la pensée de Guillemin en ce qui concerne leur spiritualité respective, dont il questionne dans ce texte et dans quelques autres dont nous ferons état.

En effet, alors que Guillemin s'est toujours ouvertement revendiqué catholique, il est même resté pratiquant toute sa vie, Jaurès est resté d'une grande discrétion sur ce sujet, qu'il aborde de façon très personnelle et sur un plan philosophique, dès la fin de son adolescence, et ne s'est affirmé ni catholique, la religion de ses parents et de sa jeunesse, ni même chrétien.

Jaurès est une figure tutélaire du socialisme français, européen et même mondial, connu pour ses combats pour la justice sociale, les retraites ouvrières, l'école publique, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la défense du capitaine Dreyfus et le pacifisme avant la première guerre mondiale ; il a mené ses combats très souvent en opposition ouverte avec l'Eglise Catholique, en compagnie d'athées et d'anticléricaux affirmés, avec lesquels il a souvent été assimilé.

C'est en fait Guillemin qui, le premier ou parmi les premiers, a mis en évidence la spiritualité assez intense de Jaurès, qui explique une grande partie de ses engagements politiques autant que son comportement privé.

Cette spiritualité, Jaurès l'a exprimé de façon assez détaillée dans un texte, « Le socialisme et la question religieuse », écrit très tôt dans sa vie (en 1891, il avait 32 ans) en même temps qu'il rédigeait sa thèse de doctorat en philosophie (la réalité du monde sensible, sans doute en réaction envers les doctrines idéalistes en vogue à son époque).

Il n'a pas été publié de son vivant mais en 1959, grâce aux bons soins de Michel Launay, normalien, spécialiste de Rousseau (et de l'Algérie), qui finira sa carrière comme professeur à l'ENS (il est mort en 2005)

Je pense que cette publication a pu avoir une influence sur la décision de Guillemin d'aborder ce sujet, le livre qui nous réunit aujourd'hui ayant été publié en 1966 ; cela et la proximité de Guillemin avec Madeleine Rebérioux, historienne 19èmeiste, spécialiste de

Jaurès et fondatrice et présidente jusqu'à sa mort en 2005 de la société d'études jaurésiennes.

Guillemin, quant à lui, cite comme son inspiration de départ sur ce sujet, une phrase qui figure dans un des grands livres de réflexion politique de Jaurès, « l'Armée nouvelle », paru en 1910, soit quatre ans avant sa disparition :

*« Après tout, écrit Jaurès, j'ai sur le monde, si cruellement ambigu, une arrière-pensée sans laquelle la vie de l'esprit me semblerait à peine tolérable à la race humaine ».*

En ce qui me concerne, économiste de formation et de profession, militant socialiste de tendance jaurésienne depuis bientôt 40 ans, né dans la foi catholique assez tôt abandonnée (je me qualifierais d'incroyant de culture catholique), je dois avouer que je suis passé à côté de cet aspect de Jaurès jusqu'à une période assez récente, jusqu'à la découverte dans un ensemble de textes de Jaurès publiés en 2006 sous le titre « rallumer tous les soleils », présentés par Jean- Pierre Rioux, de cet essai sur « le socialisme et la question religieuse ».

Cependant on ne peut pas comprendre les pensées et arrière- pensées de l'un et de l'autre si l'on n'aborde pas, ne serait-ce que de façon succincte, l'histoire de l'église catholique pendant la période concernée, ce qui servira d'arrière-plan à notre propos.

### **Jaurès et Guillemin, des contemporains.**

Jean Jaurès est né en 1859 et mort assassiné le 31 juillet 1914, à l'âge de 55 ans ; Henri Guillemin, né en 1903, avait alors 11 ans. Il y a donc, entre nos deux sujets, une continuité d'époque et une certaine continuité idéologique de l'Eglise catholique qui est importante pour la compréhension de la suite.

Dans cette causerie vont donc apparaître trois personnages principaux: Jean Jaurès, Henri Guillemin et l'Eglise Catholique, ainsi qu'un invité permanent, plus difficile à cerner, objet du débat : Dieu.

Je vais donc commencer par fixer le décor, l'omniprésence du cléricisme sur cette époque, continuer par l'arrière-pensée de Jaurès et enfin conclure avec la pensée de Guillemin sur ce même sujet : Dieu et leurs spiritualités respectives, telles qu'elles apparaissent dans leurs écrits.

### **Une église catholique profondément réactionnaire.**

Elu en 1846, le nouveau pape se nomme Pie IX. Il y restera jusqu'à sa mort en 1878. Il présente la particularité d'avoir occupé le trône de Saint Pierre pendant le plus long règne

de l'histoire, après Saint Pierre, 32 ans, plus que Jean Paul II, qui aura l'idée saugrenue, heureusement sans suite, de vouloir le canonisé.

En effet il marqua durablement l'église catholique du sceau de la réaction, tant doctrinale que politique.

Jusqu'en 1860, le pape est un chef d'état important, disposant d'un pouvoir temporel sur les états pontificaux qui couvrent une grande partie du centre de l'Italie.

Elu pour ses opinions a-priori libérales, à la suite du très autoritaire Grégoire XVI, il fut très vite aux prises avec le mouvement de risorgimento pour l'unité italienne et perdit ses pouvoirs temporels sur les Etats Pontificaux dès 1861, à l'exception de la ville de Rome.

Cela contribua sans doute à son évolution assez rapide vers des positions de plus en plus conservatrices et même réactionnaires, largement influencées par un haut clergé et des congrégations, en particulier les jésuites, qui le poussèrent à publier en 1864 un texte délirant, le « syllabus », à l'origine écrit par un prélat français.

*« Recueil renfermant les principales erreurs de notre temps qui sont signalées dans les allocutions consistoriales, encycliques et autres lettres apostoliques de Notre Très Saint-Père le pape Pie IX ».*

On ne s'arrêtera pas trop sur ce texte, qui sera quand même diffusé dans toute l'église catholique et, en France, servira pendant quelques décennies de ligne de conduite à de nombreux évêques et notables ecclésiastiques.

Un seul exemple, la dernière erreur figurant dans le syllabus :

*« Le Pontife romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le [progrès](#), le libéralisme et la civilisation moderne ».*

et ce pape de convoquer un concile en 1869, Vatican I, en au cours duquel furent adoptées plusieurs décisions très controversées : Eriger en dogme l'infaillibilité papale et l'immaculée conception, promouvoir le culte du Sacré-Cœur, etc...

Plusieurs prélats français, Dupanloup, évêque d'Orléans, et surtout l'archevêque de Paris, Darboy, gallican proche de Napoléon III, qui sera fusillé par la Commune, quittèrent le concile avant le vote pour ne pas avoir à entériner ces décisions qui ne pouvaient avoir comme conséquence d'éloigner encore plus l'église de la réalité politique et sociale de l'époque..

En France, la seconde république finissante après l'élection comme président de Louis Napoléon Bonaparte en 1850, avait confié le contrôle spirituel de l'instruction publique dans chaque département à l'évêque, dans le cadre de la Loi Falloux, qui sera du reste l'objet de multiples critiques de H. Guillemin.

Le second empire continua dans ce sens renforça le rôle de l'Église pour l'éducation morale des populations avec deux mots d'ordre, pour faire simple : enseigner la soumission et la résignation dans l'attente d'un monde meilleur, au-delà.

Après la chute de l'empire en 1870, après la commune de Paris, violemment anticléricale, ce cléricisme triomphant, bras dessus bras dessous avec les milieux bourgeois et aristocratiques les plus réactionnaires, apporta au début de la troisième république un soutien sans faille aux milieux légitimistes qui souhaitaient en finir rapidement avec la république, restaurer la royauté et placer sur le trône de France restauré le comte de Chambord.

Le successeur de Pie IX, en 1878, (Jaurès avait alors 19 ans et entré à Normale Sup), Léon XIII, fin politique et prévoyant que l'Église prenait de très gros risques à ne s'allier qu'avec les milieux légitimistes et réactionnaires, déclara que celle-ci pouvait très bien s'accommoder de la République. Cette idée fut relayée en France entre autres par la grande figure du cardinal Lavignerie, archevêque d'Alger et Primat d'Afrique, dont l'influence sur les milieux militaires était très importante.

Cependant la majeure partie de l'Église de France, surtout le haut clergé et la plupart des congrégations (jésuites et assomptionnistes surtout) fut à la pointe de tous les combats contre la république, contre l'école publique, violemment antidreyfusarde, contre la séparation de l'Église et de l'État et bien sûr alliée très véhémente de la droite légitimiste et réactionnaire, avec une virulence que l'on a du mal à imaginer aujourd'hui.

### **La réaction anticléricale**

Ce comportement explique en partie la réaction anticléricale qui se développa dans la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle et se poursuivit pendant une grande partie du 20<sup>ème</sup>.

Léon XIII, de plus, publia en 1891 une encyclique, « de rerum novarum », qui aborda la question sociale en attaquant de front les « ploutocrates », dans les mains desquels s'accumulent les richesses au détriment de la plus grande partie de la population qui reste dans la misère.

Cela encouragea les quelques voix catholiques ouvertes à la question sociale et sensibles à la grande misère économique et morale dans laquelle vivait une grande partie des classes populaires : Frédéric Ozanam (qui serait du reste l'un des inspirateurs de cette encyclique), Albert de Mun, ancien légitimiste, tenté un temps par le boulangisme, grand orateur parlementaire souvent interlocuteur de Jaurès et, par la suite, Marc Sangnier, fondateur du Sillon, dont Henri Guillemin fut pendant deux ans le secrétaire parlementaire dans les années 1920.

Il s'en faudra cependant de beaucoup que l'ensemble du clergé et les notables aristocratiques et bourgeois de l'Église de France acceptent cette évolution et les décennies

suivantes vont donner lieu à des débats furieux à l'intérieur même de l'Eglise, entretenus entre autres par le successeur de Léon XIII, Pie X, en 1903, qui revint aux vieux démons de Pie IX.

Les congrégations, Jésuites et Assomptionnistes en tête, resteront encore longtemps légitimistes, soutenu en cela par l'Action Française de Charles Maurras, antisémites, lors de l'affaire Dreyfus et, pour tout dire, profondément réactionnaires sur le plan politique et social et ce jusqu'à la seconde guerre mondiale, ce qui ne manquera pas d'avoir une influence là aussi en réaction, autant chez Jaurès que chez Guillemin, de façon toutefois assez différente.

Ce décors planté, abordons Jaurès.

## **Jaurès**

Jean Jaurès naquit à Castre, dans le Tarn, en 1859. D'une famille de moyenne bourgeoisie rurale très désargentée, son père ayant exercé sans grande réussite plusieurs métiers, ses parents exploitaient une très petite propriété agricole à la sortie de la ville complétée par une d'activité de colporteur.

Le père de Jaurès était probablement celui qui avait le moins réussi autant dans la famille que dans sa belle-famille.

Un cousin du père de Jaurès était devenu évêque, deux autres cousins Charles et Benjamin Jaurès, firent de brillantes carrières dans la marine: tous les deux finirent au grade d'Amiral, le second fut aussi député puis sénateur, ambassadeur et enfin ministre de la marine dans un gouvernement de défense républicaine, anti-boulangiste en 1889.

Sa mère était issue d'une famille de fabricants de draps, notables locaux, propriétaires de la Fédial, ferme dont l'exploitation constituera la principale et modeste source de revenu de la famille.

Quoiqu'il en soit, Jaurès, élève brillant, obtint une bourse pour poursuivre sa scolarité au Lycée d'Albi puis, son bac en poche, lauréat du Concours général, en Khâgne à Paris. Il fut reçu premier à l'Ecole Normale Supérieure, en 1878, devant Henri Bergson.

Bergson pris sa revanche trois ans plus tard en étant second à l'agrégation de philosophie, devant Jaurès (troisième) et après un autre brillant sujet qui eut seulement le malheur de mourir juste après .

Son frère cadet, Louis Jaurès, suivra un chemin scolaire similaire, sera reçu à l'école navale et finira sa carrière comme amiral lui aussi, au début du 20ème siècle.

Son agrégation passée voilà Jaurès nommé jeune professeur de philosophie au Lycée d'Albi, chargé de cours à l'Université de Toulouse (sujet de son cours : Dieu, d'après HG) pour préparer sa thèse de philosophie qui lui permettrait d'accéder à l'enseignement supérieur et en parallèle journaliste chroniqueur de plus en plus apprécié à la Dépêche de Toulouse.

Notons aussi, ce qui illustre déjà le caractère de Jaurès, que le thème de son discours inaugural comme benjamin du corps enseignant, fut « de la bienveillance dans le jugement ».

Il s'engage alors dans la rédaction d'une thèse, pour accéder un jour à une chaire d'enseignement supérieur.

Sujet de sa thèse principale : « De la réalité du monde sensible ».

Et de sa « petite thèse », à rédiger en latin : « De primis socialismi germanici lineamentis apud Lutherum, Kant, Fichte et Hegel », Des origines du socialisme allemand chez LKFH.

Mais voilà que Jaurès est sollicité pour se présenter aux élections législatives de 1885, sur une liste opportuniste de défense républicaine dans le Tarn. Il est élu, et devient à 26 ans le plus jeune député de France.

Nous sommes, comme le souligne Guillemin, dans une période où la république est encore incertaine. Les républicains, au pouvoir depuis 1876 étaient surtout liés entre eux par un anticléricalisme assez virulent.

### **Le député opportuniste**

Il siège avec les républicains opportunistes. Sous ce terme, un peu péjoratif, se rassemblent, à la suite de Gambetta, de Ferry et de quelques autres, les députés républicains de gauche qui acceptent de collaborer avec les républicains conservateurs, afin de combattre les légitimistes, orléanistes et bonapartistes, pour renforcer la république et éviter une restauration royaliste.

Il y côtoie alors les grands parlementaires de l'époque : Jules Ferry, Clémenceau, Freycinet, Waldeck-Rousseau, Rouvier.

Il observe à gauche, les socialistes, dont beaucoup sont issus des durs combats de la Commune et influencés par les doctrines de divers courants socialistes, anarchistes ou marxistes, qu'il trouve souvent trop violents et de verbe excessif, quand bien même les causes qu'ils défendent lui paraissent valables et proches des préoccupations des milieux ouvriers qu'il rencontre à Castre à Carmaux et à Albi.

Il observe aussi à droite, les bonapartistes et monarchistes de toutes obédiences, dont les idées politiques souvent réactionnaires instrumentalisent un catholicisme ultra-clérical qui ne l'est pas moins.

Se développe alors le Boulangisme, qui recrute un peu dans tous les camps pour une aventure de nature putschiste sans lendemain qui se terminera après la fin du premier mandat de Jaurès, qui ne sera pas réélu en 1889.

Il intervient peu pendant cette période, mais sur des sujets qui lui tiennent cœur comme l'école ou la condition ouvrière, et surtout sur des projets de retraites ouvrières, inexistantes à l'époque. Il se fait cependant très vite remarqué par son talent oratoire qui fera de lui sans doute le plus grand orateur parlementaire de son époque.

### **Le cheminement vers le socialisme**

Battu donc en 1889, il retourne à Toulouse où il s'installe avec sa jeune famille dans le but de finir et soutenir sa thèse tout en enseignant la philosophie comme chargé de cours à la faculté des lettres et en devenant aussi adjoint au maire chargé de l'instruction publique.

C'est une période d'intense activité intellectuelle à laquelle Jaurès participe en se formant un corpus de doctrine qu'il développera tout au long de sa carrière, sans arrogance ni pédanterie.

Il suit attentivement les débats autour du positivisme, de l'idéalisme, du scientisme, du naturalisme, du rationalisme, tous courants de pensée philosophique plus ou moins issu des Lumières et de réactions à l'encontre de l'obscurantisme entretenu par le cléricalisme catholique (souvenons-nous du Syllabus).

C'est aussi une période très active de découvertes scientifiques dans de très nombreux domaines, avec Pasteur, Berthelot, Claude Bernard, Darwin et Lamarck,

Lucien Herr, bibliothécaire de l'Ecole Normale de la rue d'Ulm, socialiste proche de Jean Allemane, lui fait découvrir les doctrines socialistes auxquelles Jaurès s'intéresse de plus en plus. Doctrines au pluriel car divers courants antagonistes traversent le mouvement socialiste à cette époque et leur unification dans les vingt années suivantes sera l'une des grandes réussites politiques de Jaurès avec, en 1905, la création de la SFIO.

### **La pensée métaphysique de Jaurès**

C'est aussi à cette époque, en travaillant à ses thèses, que Jaurès précise sa pensée métaphysique dans le texte déjà mentionné qui ne sera publié qu'en 1959, « le socialisme et la question religieuse », en partie dérivée de sa thèse principale.

Dans ce texte, Jaurès attaque frontalement le dogme catholique, qu'il distingue nettement de l'enseignement du christ tel qu'il paraît dans les évangiles.

Pour Jaurès, qui précise sa pensée en trois points, le christianisme se meurt philosophiquement, scientifiquement et politiquement.

#### Le christianisme se meurt philosophiquement,

Qu'est ce qui permet d'affirmer que Jésus est Dieu ou partie de Dieu ?

*Il est absurde qu'un individu particulier, concret, soumis à la loi du temps et de l'espace, soit l'absolu.*

*Si l'on entend simplement que Dieu est en lui, que sa conscience participe à l'absolu, Jésus est Dieu, mais comme le sont toutes les consciences et tous les êtres, comme l'est l'Univers lui-même, en qui Dieu respire et agit.*

*Si l'on entend, avec le dogme catholique, qu'il ne participe pas seulement à Dieu, qu'il est Dieu lui-même, on confond un fragment de l'espace, de la durée et de la conscience universelle avec l'absolu qui est supérieur à l'espace, à la durée et à la conscience particulière.*

*Et Jaurès de conclure sur ce sujet : la philosophie admet que tous les êtres finis peuvent aspirer à l'infini et à l'absolu ; elle n'admet pas qu'un seul être ait pu accaparer l'infini et monopoliser l'absolu.*

#### Le christianisme se meurt scientifiquement,

*Le christianisme se heurte à la conception de la nature. L'étude de l'univers et des sociétés humaines démontre tous les jours avec plus de force qu'il y a dans les êtres et les choses continuité de développement. Tout phénomène est rattaché à un autre phénomène dont il est en quelque sorte une forme nouvelle. (...) Si donc la conscience humaine, après avoir reconnu l'existence de Dieu réconcilie la nature et Dieu, il faut que la nature soit, sinon l'expression complète, au moins un aspect et une révélation partielle de Dieu.*

On voit ici apparaître la question de l'évolution, du darwinisme, auquel le rationaliste Jaurès adhère, alors qu'il est violemment contesté par l'Eglise catholique, qui encore actuellement, en ce début du 21 siècle, évite d'aborder frontalement le sujet.

#### Le christianisme se meurt politiquement

*Enfin le christianisme est combattu et comme nié dans l'ordre politique par l'esprit de liberté.*

*Du moment qu'un individu particulier qui a habité a un moment précis de la durée une région particulière de notre planète est Dieu lui-même, Dieu est passé à l'état de fait brutal, c'est-à-dire une puissance dominante et tyrannique.*

*L'église a demandé de tout temps au pouvoir temporel d'incliner les peuples par la force à sa doctrine. Dès lors, le despotisme théologique commentait le despotisme politique.*

*Et de constater « L'église ne peut être durablement favorable à l'affranchissement des travailleurs car ce serait mener à leur affranchissement religieux et ruiner le catholicisme, l'Eglise se rejettera donc forcément, un jour ou l'autre, vers la réaction politique et sociale. »*

Enfin, pour conclure sur ce sujet :

*Ceux qui opposent constamment le Christ à l'Eglise, ceux qui parlent encore avec une emphase naïve du Christ républicain sont, au moins à mon sens, des esprits étrangement superficiels. (...) Toute la question est de savoir si le Christ lui-même s'est cru Dieu et a déclaré qu'il était Dieu au sens ou l'entend l'église et il ne sera possible de concilier avec la liberté des démocraties républicaines, le Christ, sa personne, son enseignement, son œuvre sa vie que s'il est démontré qu'il n'a pas entendu sa mission au sens absolu et théologique que l'Eglise a prétendu. Mais une pareille démonstration serait déjà la ruine du christianisme traditionnel. C'est-à-dire que celui-ci ne pourra se concilier avec les démocraties libres que par une de ces transformations radicales qui sont l'équivalent moral d'une destruction.*

### **Ni positiviste, ni matérialiste**

Après le christianisme, Jaurès écarte le positivisme :

Le terme positivisme désigne un ensemble de courants qui considère que seules l'analyse et la connaissance des faits vérifiés par l'expérience peuvent expliquer les phénomènes du monde sensible. La certitude en est fournie exclusivement par l'expérience scientifique. ... très en vogue à partir de la seconde partie du 19<sup>ème</sup> siècle chez les anticléricaux, théorisé surtout au départ par Auguste Comte (1798-1857) et dont Jules Ferry, par exemple, en était influencé.

*« Ce n'est pas le positivisme qui donnera satisfaction au besoin de religieux : il a retenu du catholicisme ce qu'il avait de plus mauvais, l'idée d'une hiérarchie intellectuelle soumettant la plupart des hommes aux conceptions de quelques hommes supérieurs. Et il a répudié ce qu'il y avait de meilleur dans le christianisme, ce qu'il y a de plus profond dans l'âme humaine, le sentiment de l'infini.*

*Le positivisme étant, avec le christianisme, la seule doctrine organisée qui ai eu quelque prise sur les esprits, nous avons le droit de répéter que, dans la société actuelle, où le christianisme*

*n'est plus qu'une apparence, dans la société actuelle où le positivisme n'est qu'un bavardage de pédanterie bourgeoise, il n'y a plus de religion.»*

Et pourtant, les éléments religieux abondent dans la pensée et l'histoire humaine.

Jean Jaurès n'est pas né socialiste, mais surement républicain. Lorsqu'il est élu député du Tarn, en 1884, rappelons qu'il s'est inscrit d'abord chez les républicains. Ce fut pendant la seconde période toulousaine, 1889-1894, qu'il découvrit et approfondit les courants socialistes, dont Karl Marx

De Marx, il écarte le concept central de sa philosophie, le matérialisme historique, (Jaurès n'est décidément pas matérialiste) mais apprécie son analyse critique du capitalisme et le concept de lutte des classes et de « l'évolution révolutionnaire ».

Jaurès s'abstiendra de participer aux féroces luttes de chapelles doctrinales qui traversent le mouvement socialiste, ce qui ne l'empêchera pas d'intervenir dans tous les congrès nationaux ou européens pour affirmer la nécessité de l'unité des socialistes et de l'identité visible entre un véritable idéal républicain et les aspirations d'un socialisme démocratique.

Jaurès est devenu socialiste parce qu'il était profondément républicain et aspirait à la promotion sociale, intellectuelle et même spirituelle de l'ensemble des citoyens : l'éducation, la répartition des richesses, le pacifisme, la persuasion plutôt que l'affrontement, voici la spiritualité de Jaurès : Dieu se trouve dans la nature et dans l'humanité et pas dans une incarnation récupérée par une église ou une autre, qui s'en sert pour asservir et exploiter ou se mettre au service des exploités.

### **Un parlementaire très engagé**

Nous n'avons bien évidemment pas le temps ici de développer toute l'action politique menée par Jaurès en 30 ans de carrière politique et parlementaire (il sera réélu en 1892 à l'occasion d'une partielle avec l'étiquette socialiste et restera ainsi député de Carmaux (Tarn) jusqu'à sa mort, avec l'interruption d'une législature à la charnière du 20<sup>ème</sup> siècle) mais toute son œuvre est dirigée vers la libération et la promotion de l'homme, de tous les hommes, la démocratie républicaine qui ne peut être menée selon lui, que dans l'avènement du socialisme, un socialisme plus proche de ce que nous pourrions appeler aujourd'hui la social-démocratie, une liberté d'entreprendre assortie d'une liberté politique démocratique.

Au cours de sa carrière parlementaire il a agi :

Contre la peine de mort

Contre le colonialisme

Pour l'école publique laïque

Pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat

Pour la réhabilitation du capitaine Dreyfus

Pour l'union des socialistes

De plus, journaliste, il est le fondateur de l'Humanité, qui deviendra l'organe de la SFIO et qu'il dirigera jusqu'à sa disparition.

### **Jaurès le débonnaire**

Jaurès reviendra à plusieurs reprises sur l'engagement spirituel exprimé en début de sa carrière, sans jamais le désavouer, plutôt même en le renouvelant.

Cependant, au contraire de Guillemin plus tard, jamais il ne s'affirmera chrétien et encore moins catholique. Il se défendra du reste assez mal lorsque ses adversaires au sein du parti socialiste lui reprocheront la première communion de sa fille, le taxant d'hypocrite et de clérical déguisé. A cette attaque subalterne, il répondra, peut-être un peu lâchement, que sa femme et surtout sa mère, étaient demeurée dans la foi et qu'il n'avait aucune raison de leur imposer son indifférence.

En fait, cela illustre le caractère éternellement ouvert et bienveillant de l'homme Jaurès, « débonnaire » comme le soulignait Maurice Barrès, adversaire en politique mais lié à lui par une estime réciproque (Barrès le nationaliste-antisémite sera l'un des premiers à venir s'incliner sur la dépouille de Jaurès, quelques heures après son assassinat).

Ce trait de caractère ne cache pas de la faiblesse mais une grande énergie au service des causes qu'il embrasse : Jaurès est toujours allé au combat, souvent en tête, mais ne cognant jamais au-dessous de la ceinture à une époque où même à l'Assemblée Nationale, les injures et la diffamation étaient monnaie courante.

Face aux tombereaux d'injures qui lui ont été déversés tout au long de sa carrière, aux multiples diffamations, aux petitesse de ses propres amis politiques, Jaurès a toujours conservé la plus grande courtoisie, toujours respecté ses adversaires, et toujours cherché à élever le débat.

Sa vie privée était d'une grande discrétion, sans aucun doute assez terne, à une époque où tout parlementaire d'importance menait une vie mondaine et entretenait des danseuses.

Jaurès était d'abord un intellectuel, orateur exceptionnel, journaliste, historien engagé, parlementaire, dirigeant politique partisan, plus homme de contre-pouvoir qu'homme de pouvoir. Il aurait aisément pu, comme nombre de ses camarades de combats, entrer dans des ministères, voir même présider un gouvernement. Il n'a que brièvement été vice-président

de l'assemblée nationale. La carrière politique ne l'intéressait pas, au contraire de ses amis politiques Briand et Millerand.

Henri Guillemin ne s'est pas arrêté à la mise en avant de la pensée religieuse de Jaurès, il explique en quoi elle est consubstantielle de son action, sa recherche de l'infini, de l'absolu vers quoi doit tendre, selon lui, le socialisme. Un socialisme humaniste, je dirai presque « social-démocrate » si ce terme n'avait pas été si souvent utilisé et récupéré à tort et à travers.

« Même si les socialistes éteignent un moment toutes les étoiles du ciel, je veux marcher avec eux dans le chemin sombre qui mène à la justice » a écrit Jaurès dans l'Armée nouvelle, en 1910.

*Outre la force de ces formules, écrit Jean- Pierre Rioux, on a la preuve qu'à l'aube de son entrée définitive dans l'action politique et le combat socialiste, le centre de sa pensée reste métaphysique et optimiste, qu'il ne se rallie pas au positivisme et, pour tout dire, qu'il croit-et croira jusqu'au bout- en un Dieu, entendu au sens le plus large et sans Incarnation, qui est bien plus que le dieu des philosophes et des savants. Il y a chez Jaurès un substrat religieux, tardivement découvert et signalé, pas toujours apprécié à sa juste mesure, mais, comme l'a dit aussitôt Henri Guillemin, a fait vivre en lui une « arrière-pensée » vivace, quasiment jubilatoire dont il faut désormais tenir compte si l'on veut mieux connaître et comprendre l'homme, sa pensée, son action et son audience.*

*Dans cette profession de foi on découvre aussi le mode de raisonnement jaurésien dans toute sa générosité : ne jamais nier ou dénier, même dans les affrontements les plus durs, élargir au contraire, approfondir, prendre de la hauteur, « créer la raison, la douceur, l'amour ». Car, pense-t-il de toutes ses forces, « qui sait si Dieu n'est pas au fond de ces choses » ?*

### **Guillemin, le catholique irrégulier.**

Vous n'avez pas remarqué certaines similitudes entre les deux hommes ? Origines plutôt modeste, brillantes études, normaliens, agrégés, professeurs intérimaires, historiens engagés et donc contestés, brillants orateurs, etc...

Guillemin qualifia Jaurès « d'irrégulier ». Cela pourrait sans doute aussi lui convenir.

Cependant, contrairement à Jaurès, Guillemin a toujours affirmée sa foi catholique, dont il resta pratiquant jusqu'à la fin de ses jours, quand bien-même il exprime un profond anticléricalisme, assez paradoxal.

La pensée religieuse de Guillemin, et non son arrière-pensée, se synthétise dans un ouvrage assez tardif, publié en 1982, sous le titre « L'affaire Jésus ».

Ce livre commence par une présentation assez succincte et commentée de la vie de Jésus de Nazareth, en grande partie issue des quatre évangiles reconnus par l'Église (Mathieu, Marc, Luc et Jean),

Puis Guillemin y énonce trois « obstacles » qu'il voit au christianisme contemporain :

- Le cléricalisme confortable

Les « vicaires » du Christ comptant sur le bras de César pour faire respecter la parole de Dieu, « *après les évêques martyrs, les évêques de cours* », *l'enseignement religieux qui devient celui de la résignation et de la soumission aux puissants, l'hypocrisie acceptée par l'église de ces athées de nuance catholique, type Adolphe Tiers ou Alfred de Vigny, plus tard Maurras, les alliances avec Franco, un cardinal américain (sans doute Spiellmann) qualifiant de soldats du Christ les GI exterminateurs au Vietnam.... Vous dites Jésus Christ et qui vous écoute entend Tartuffe*. Bref, la charge est sévère..... Et l'on retrouve là une partie de la critique de Jaurès, sur le christianisme qui se meurt politiquement

- l'idéologie surajoutée

*« On admire la loquacité des théologiens sur l'Être qu'eux même déclare incernable, inexplicable, inconnaissable, échappant de soi à nos catégories, ironise-t-il. Sur cet indicible, ils n'en sont pas moins volubiles à ravir, faisant naître inévitablement en nous, qui assistons à leurs exercices, le soupçon de vacuité et de forfanterie. (...) Je dois avouer que de très illustres agencements théologiques me paraissent d'une frivolité accablante. De Saint Paul à Saint Thomas d'Aquin, en passant par Saint Augustin et de théologiens de moindre audience, tout le monde y passe. Par anticipation, il fait du petit bois du Catéchisme de l'Église Catholique, même après sa refonte par Jean Paul II. (Jaurès et la critique philosophique)*

L'inclusion de merveilleux

Ces soit disant miracles : résurrection, apparitions et miracles, nécessaire pour le canonat, seul obstacle que Guillemin reprend partiellement à son compte, en particulier ceux attribués au Christ et sa résurrection, même si les rationalistes ont quelques difficultés à y croire. En fait, Guillemin botte en touche.

Dans la dernière partie de ce livre, un chapitre, « et moi je vous dit », Guillemin va rechercher le soutien de nombreux auteurs, comme Hugo ou Lamartine, de philosophes, comme Sartre, de scientifiques, comme Jacques Monod, beaucoup d'athées ou d'indifférents, en recherchant là encore leur arrière-pensée, mettant en avant le côté transcendantal, leur mystique tournée vers la recherche de l'infini, là où Jaurès pouvait entrevoir Dieu.

La démonstration, si elle est érudite, ne me paraît pas vraiment convaincante. Mais je ne suis pas moi-même convaincu...

En conclusion de ce livre, testament spirituel, HG dit se sentir proche de ce croyant obstiné mais accablé qui publia dans le monde en 1976 les lignes que voici :

« Les temps sont révolus. Notre Occident n'essaie même plus de donner le change et de se faire passer pour chrétien. Alors les chrétiens, redevenus minoritaires, redevenus des étrangers dans la cité, ont repris leur marche incertaine comme au temps de la bande à Jésus, portant le feu de la charité au pays des morts »

On est loin d'un catholicisme de certitude !

En conclusion de cette causerie, je me permettrais une remarque toute personnelle :

L'arrière-pensée de Jaurès tendrait vers la spiritualité, la pensée de Guillemin vers un certain mysticisme.

Merci de votre attention